

## Un livre infâme.

À propos de *L'Empire de la lune d'été* de S. C. Gwynne  
(Albin Michel, coll. « Terre indienne » dirigée par Francis Geffard)

Au moment même où nous publions *L'Empire comanche* de Pekka Hämäläinen, les éditions Albin Michel publient pour leur part dans la collection « Terre indienne » *L'Empire de la lune d'été*, un livre malhonnête, littéralement réactionnaire et proprement superflu. En toute rigueur, nous n'aurions rien trouvé à dire sur cette coïncidence (?) éditoriale, ou nous aurions même pu nous en féliciter, si l'ouvrage en question ne répandait ses relents nauséabonds à tous les vents publicitaires. Face aux présupposés idéologiques à l'œuvre dans *L'Empire de la lune d'été*, nous ne pouvons rester sans réagir. Insulte à la fois à l'histoire et aux Comanches, et particulièrement aux Comanches dans l'histoire, ce livre foule au pied le travail méthodique, argumenté, réfléchi et en tout cas ouvert au débat que propose Pekka Hämäläinen dans *L'Empire comanche*.

Ce dernier postule que les hommes sont tous – si peu que ce soit – des acteurs dans l'histoire, dans laquelle ils agissent par interactions les uns sur les autres ; il utilise dans son enquête les acquis établis par des décennies de chercheurs en ethnohistoire, en anthropologie critique, en histoire environnementale, histoire coloniale et histoire politique pour bâtir l'hypothèse de l'existence d'une forme politique inédite, un empire nomade protéiforme construit sur l'association du commerce par extorsion, de la chasse et de l'élevage, ce qu'il appelle (et il a été le premier à la faire) l'Empire comanche.

S. C. Gwynne, qui est donc sensé nous nous raconter l'histoire de la fin de cet empire à travers la figure du chef Quannah Parker, s'assoit lestement des deux fesses sur l'ensemble de ces travaux, de ces acquis et de ces hypothèses, n'ayant pas même l'honnêteté, pour commencer, de reconnaître la première de ses dettes : *L'Empire comanche* est paru en 2008, *L'Empire de la lune d'été* en 2010 ; si Pekka Hämäläinen est bien le premier à avoir parlé d'empire au sujet des Comanches, S. C. Gwynne ne dira pas un mot de ce livre, que, à l'évidence, il a pourtant lu (à sa manière, il est vrai). Mais passons sur ce défaut de courtoisie, venant d'un homme qui se targue de ne fonder son opinion (qui ne vaut, en effet, qu'en tant que telle) majoritairement que sur les sources originelles (prises au pied de la lettre ou lues dans le « bon » sens, évidemment), et autrement considère comme ouvrant « des perspectives totalement nouvelles » (p. 391) des ouvrages tels que *Comanche Barrier to South Plains Settlements* de Rupert Richardson, daté de 1933...

Retour, donc, à 1933, date à laquelle l'histoire de l'Ouest américain se lisait à travers la métaphore civilisationnelle de la Frontière, fondée par l'historien F. J. Turner dans un mémorable discours de 1895. En substance : l'Histoire américaine, avec « H » majuscule, avance d'est en ouest, en même temps que la Civilisation, et au-delà, c'est la Sauvagerie, dans laquelle sont compris et confondus les déserts, les prairies, les bisons et les Indiens.

Ce schéma directeur une fois admis, M. Gwynne oriente tout son propos en fonction de cette ligne de partage entre civilisation et sauvagerie : les Comanches se soulèvent contre la civilisation en marche, singulièrement dans les années 1850-1860, au moment où commence son récit. Et voici donc que « la Frontière, portée vers l'ouest dans la sueur, le sang et le labeur, s'était mise à reculer » (p.14), car les Comanches résistent aux Anglo-Saxons, après avoir « stoppé net » les Espagnols « qui avaient pourtant soumis et tué sans difficulté des millions d'Indiens au Mexique et sillonné librement le continent » (même page). On jugera de cette sentence, fautive pour une part (les Espagnols n'ont jamais sillonné « librement » le continent), mais surtout insidieuse : tandis que les Espagnols puis leurs héritiers Mexicains ont été incapables de dominer les sauvages Comanches, les Anglo-Saxons, eux, sauront s'en charger. M. Gwynne reprend là le thème cher aux Texans blancs d'origine Anglo-saxonne (et de préférence protestants), pour qui la conquête du Texas est justifiée par la faiblesse chronique des « Hispanos » de tous poils à imposer la Civilisation. Dans la même veine, M. Gwynne explique plus loin (p. 27) que, « la seule région frontalière où la civilisation blanche se heurtait à celle des Indiens des Plaines hostiles se trouvait au Texas », et que « une partie des futurs États du Kansas, du Nebraska, du Dakota du Sud et du Nord [...] étaient tout simplement indemnes de civilisation (*unreached by anything like civilization*) » (même page). On

pourrait multiplier les exemples de cette lecture dichotomique, simpliste et archaïque de l'histoire – que nous appelons réactionnaire.

Elle induit en tout cas une vision du monde, et pour commencer une certaine façon de voir les Indiens en général, les Comanches en particulier et plus précisément encore les Kwahadas, – qui enlevèrent Cynthia Ann Parker, la mère de Quanah –, comme la bande « la plus éloignée, la plus primitive et la plus irrémédiablement hostile (p. 16), [...] la branche la plus dure, la plus féroce et la plus inflexible d'une tribu réputée de longue date pour être la plus violente et la plus belliqueuse du continent (p. 17). »

C'est ensuite logiquement un hallucinant choc des civilisations qui nous est resservis, en des phrases dignes, en effet, du plus sombre des années trente (p. 65-66) : « Les Amérindiens avaient un retard de trois à quatre mille ans sur les Européens, que l'arrivée de Colomb en 1492 les condamna à ne jamais rattraper. Bien entendu, les tribus non agricoles des Plaines étaient à la traîne. Ainsi l'affrontement fatal entre les colons issus de la culture d'Aristote, de saint Paul, de Léonard de Vinci, de Luther et de Newton, et les cavaliers indiens des plaines à bisons se produisit-il comme dans une faille temporelle – comme si les premiers s'étaient retrouvés face à ce qu'ils avaient été il y a des milliers d'années, des versions pré-morales, pré-chrétiennes et barbares d'eux-mêmes. Les peuples celtiques, ancêtres d'un très grand nombre d'immigrants américains au XIX<sup>e</sup> siècle, n'étaient guère différents. Hérode [*sic*: traduction de « Hérodote »...!] décrivit les Celtes du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., comme “de féroces guerriers qui combattaient sans paraître se préoccuper de leur vie”. Comme les Comanches, ils étaient sauvages et crasseux, avaient de longs cheveux et un cri de guerre atroce. C'étaient de remarquables cavaliers, qui appréciaient démesurément l'alcool et infligeaient d'horribles sévices à leurs ennemis et captifs, dont la décapitation, une pratique qui horrifiait les Grecs et les Romains civilisés. La torture telle qu'elle était pratiquée par les Comanches n'aurait posé aucun problème “moral” aux vieux Celtes dont descendaient les Irlando-Écossais qui ouvrirent la voie de la colonisation de l'Ouest américain. » M. de Gobineau n'aurait sans doute pas dit autre chose ; encore l'aurait-il mieux dit.

En conséquence de cet arriérisme historique, « l'homme Comanche bénéficiait [...] d'une liberté aussi merveilleuse qu'étonnante. Il n'était soumis à aucune église, aucune religion organisée, aucun clergé, aucune société militaire, aucun État, aucune police, aucune loi publique, aucun clan dominant, aucune pression familiale, aucune règle stricte de comportement personnel » (p. 71). On se demande s'il fût jamais sur terre, dans toute l'histoire de l'humanité, une société humaine aussi mal pourvue. Mais les Comanches, comme les autres Indiens du nord du Rio Grande, sont des « barbares précivilisés » (p. 76). Joyeux drilles à domiciles (« [le Comanche] se réveillait la plupart du temps en chantant et chantait encore avant d'aller au lit » signale, en bon ethnologue, M. Gwynn p. 66 – sans préciser si « Le Comanche » préférait *It's a Long Way to Tipperary* ou bien *Singing in the Rain*), ils sont aussi durs à la pratique, car habitués aux privations, contre lesquelles ils trouvent d'ingénieux expédients, se faisant à l'occasion carrément coprophages : « Le brave qui tentait d'échapper à des poursuivants poussait son cheval jusqu'à ce qu'il s'effondre, lui ouvrait le ventre, recueillait les intestins, les enroulait autour de son cou pour en manger le contenu plus tard, puis repartait sur une monture plus fraîche (p. 68). » Et, bien sûr, les Comanches sont cruels (et quelque peu bornés), comme tous les Indiens : « [...] les faits sont indéniables : les Indiens d'Amérique étaient belliqueux par nature, et ce bien avant que Christophe Colomb ne croise leur chemin. Ils se disputaient des territoires de chasse, certes, mais ils menaient également un grand nombre de guerres cruelles et sanglantes complètement inutiles » (p. 63). Il faut en conclure sans doute que les Texans menèrent des guerres tendres, sans verser le sang, et très utiles...

Mais M. Gwynne, déjà alternant le grotesque et l'obscène, se complet tout au long de son livre dans les scènes pataugeant dans le sang, avec une délectation qui lui font au moins une fois se demander s'il n'en ferait pas un peu trop : « La description précédente peut sembler inutilement crue » (p. 32 ; le texte original dit plus exactement : « *The preceding description may seem needlessly bloody in its details* », p. 19, à propos de la description en effet minutieuse du massacre de la famille Parker d'où est issu Quanah). C'était cependant la « sinistre réalité », se répond-il aussitôt. Et de nous bombarder de sa « réalité », jusqu'à atteindre des sommets dans le cynisme :

lors d'un assaut d'une compagnie de Texas Rangers menés par un certain John Salmon « Rip » Ford contre un campement comanche, « les femmes furent tuées comme les hommes. Ford tint à préciser “qu’il n’était pas aisé de distinguer les guerriers des squaws”, signifiant par là que les Rangers n’avaient pas abattu délibérément les Indiennes. Ce n’était pas tout à fait vrai. Les femmes étaient d’aussi bonnes cavalières que les hommes et maniaient l’arc avec dextérité. Elles étaient tuées au combat (comme ce serait le cas un siècle plus tard au Vietnam) et constituaient des adversaires potentielles » (p. 208). Des dommages collatéraux en somme, mais sans doute eut-il fallût qu’elles fussent, ici comme au Vietnam, assises dans leur coin à faire du tricot plutôt que de chercher bêtement à se défendre...

La marche en avant de la civilisation de l’homme blanc sur la Frontière, la barbarie des Indiens, la cruauté du temps, M. Gwynne ne nous épargne rien, disposant en batteries ses idées obscurantistes et rétrogrades. Il retrouve des accents larmoyants à la fin de son livre, quand ce monde de la Frontière qu’il imagine si bien touche à sa fin. Mais c’est alors pour construire Quanah Parker en un chef indien exceptionnel, qui a bien compris les procédés convenables des hommes blancs : « Il ne ressemblait pas aux autres chefs indiens, qui avaient tendance à bavarder, à débiter des plaintes décousues, parfois poétiques, éloignées des questions essentielles » (p. 374). Et de nous présenter Quanah débattant, en bon *businessman*, le prix de l’acre que le gouvernement cherchait à lui acheter. La civilisation a fait son œuvre à travers le personnage « métis » de Quanah, dont il nous a été dit dès le début du livre que « [son] propre héritage génétique recélait les germes de la destruction ultime de sa tribu. La famille de sa mère incarne ces habitants vertueux et entêtés de l’arrière-pays, qui vivaient dans des cabanes au sol en terre battue et colmatées de boue, jouaient des vieux airs de violon, emportaient leurs fusils du Kentucky aux champs et entraînaient le reste de la civilisation américaine dans leur sillage vers l’Ouest » (p. 34-35).

On pourrait continuer longtemps à empiler les citations stupéfiantes de ce livre infect. Aux contre-vérités s’associent les jugements sommaires (les Espagnols « drapés dans les certitudes triomphales de leur catholicisme militarisé » – p. 74 – ; les commerçants comancheros « étaient bien métis, ou de sang-mêlé, mais comme l’ensemble ou presque de la population du Nouveau-Mexique. C’étaient des *mestizos*, à la fois espagnols et indiens, à l’instar d’une grande partie des Mexicains d’aujourd’hui » – p. 154), le tout enrobé dans un récit qui, au fond, ne chercherait qu’à nous divertir, comme tous les westerns. Et nous voilà plongés dans le domaine de l’*entertainment*, du *story-telling* informatif et récréatif, donc dans un genre de littérature pour ainsi dire inoffensif. Quiconque le croit encore devrait relire posément les extraits exposés ci-dessus, qui, redisons-le, ne représentent que la partie émergée de l’iceberg.

Mais il reste un dernier objet de stupéfaction, et non des moindres. Ce livre paraît dans la collection de M. Francis Geffard, qui, dans « Terre indienne » ou dans « Terre d’Amérique », publia tout de même Sherman Alexie, James Welsh, Dee Brown ou l’excellent *La Réserve (On the Rez)* de Ian Frazier, parmi d’autres.

Or, à propos de *L’Empire de la lune d’été*, la quatrième de couverture se fait d’une veulerie sans borne : voilà qu’on nous le donne à lire comme « dans la lignée de *Enterre mon cœur à Wounded Knee* », comme « destiné à devenir un classique [qui] apporte une contribution essentielle à l’Histoire des Indiens d’Amérique » ! C’est tout simplement sidérant. Et incompréhensible. À moins que. À moins que nous soyons là devant le résultat de la financiarisation du livre, de l’irresponsabilité complète des éditeurs envers leurs publications asservies aux impératifs commerciaux. Reflet d’un état de panique qui conduit à diffuser une idéologie obtuse et brutale, à vouloir vendre *quoi qu’il en soit et quoi que ce soit*, et finalement à salir une collection qui, vraiment, ne méritait pas ça.

Cerise sur le gâteau, cette même quatrième de couverture avertit : « Ce livre laissera de la poussière et du sang sur votre jean. (*The New York Times*). » En effet.

Allons plutôt chercher une brosse, nous laver les mains, et relire les aventures de Lucky Luke, on s’amusera bien mieux et on en apprendra davantage.